

Recherches sociographiques



Commentaire : Dévoiler les possibles : du vécu à l'intervention

Gabriel Gagnon

Volume 26, numéro 3, 1985

Situation de la recherche sur le « Canada français », 1962-1984 II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056174ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056174ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Commentaire : Gabriel Gagnon, *Dévoiler les possibles : du vécu à l'intervention*

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, G. (1985). Commentaire : Dévoiler les possibles : du vécu à l'intervention. *Recherches sociographiques*, 26(3), 485–489.
<https://doi.org/10.7202/056174ar>

DÉVOILER LES POSSIBLES : DU VÉCU À L'INTERVENTION

Le déclin du nationalisme et du socialisme, l'éclatement de la vie quotidienne, l'institutionnalisation accrue de nos disciplines, leitmotiv des communications et des discussions de notre colloque, laissent perplexes celui qui voudrait continuer à faire de la sociologie un instrument de renforcement d'une société civile menacée par l'envahissement de l'État et l'avènement de l'individu « sans appartenance ».

Le sociologue doit-il troquer l'originalité de ses méthodes et la pertinence de ses interventions contre les avantages d'une *big science* captive d'un incertain virage technologique ? Ne lui reste-t-il que l'art, l'éthique ou la théologie pour poursuivre sans entraves les chemins de sa liberté ? C'est à ces questions, pour moi lancinantes et fondamentales, trop négligées dans nos débats, que je voudrais esquisser une réponse, bien subjective et incomplète, à partir de travaux qui pourraient encore permettre à la sociologie d'échapper au désenchantement, à l'asservissement ou à l'insignifiance.

Dominées successivement par les théories de la modernisation, issues de l'école de Laval, puis par le paradigme althussérien dominant sur la scène montréalaise, nos pratiques se préoccupèrent fort peu ces dernières années de la conscience des sujets sociaux ou des manifestations de leur identité à travers la production de leur vie quotidienne. Faut-il voir là une des causes de l'effondrement soudain et radical des idéologies technocratiques et révolutionnaires d'ici, que tant de sociologues, d'anthropologues et de politologues avaient pourtant contribué à construire ou à conforter ?

Heureusement, alors qu'on s'affairait à déchiffrer la mort de l'Homme à travers l'opacité du texte social ou à déceler partout l'infiltration inéluctable de l'idéologie dominante, les nombreuses interventions d'un Marcel Rioux comme les recherches entreprises à Laval, à partir de récits de vie, sur « les mutations culturelles du Québec contemporain », nous permirent de continuer à explorer les figures de notre identité, « ce "quelque chose comme une âme" que

s'approprie historiquement chaque organisme humain pour résister à l'agression, la contrainte et la domination autrement que par le clivage, l'adaptation passive et la soumission».¹

Malgré les efforts des chercheurs, les récits de vie n'ont pas atteint ici la popularité des ouvrages d'Oscar Lewis ou de Studs Terkel aux États-Unis, ou de ceux de Pierre-Jakez Hélias en France, si l'on excepte le livre de Marie Letellier sur une famille défavorisée du Centre-Sud de Montréal, qu'on étudie dans les cégeps et qui a fait l'objet de plusieurs rééditions.² Les travaux de l'équipe de Laval ne débouchèrent pas sur la publication d'ensemble qui aurait éclairé, à partir de récits de vie, l'évolution de la société québécoise. Même sous forme de livres, les entrevues en profondeur de Robert Sévigny au sein des familles montréalaises, ou les nôtres chez les Créditistes de la Beauce, eurent assez peu de diffusion.³

Recueillir des récits de vie ou effectuer des entrevues en profondeur c'est déjà choisir d'une certaine façon la conscience, la parole et l'autonomie plutôt que la structure, le geste et la reproduction. Bien sûr, les travaux de l'équipe de Laval l'ont montré, un matériel de ce type peut se prêter à de nombreux usages, servir de terrain d'essai à de multiples théories : le récit de vie devient tour à tour cinéma-vérité présenté sans commentaires (Oscar Lewis), illustration d'une théorie des rapports sociaux (Daniel Bertaux), tentative de cerner la vérité d'une expérience individuelle (Louis Morin), matériau par excellence pour l'étude de la culture vivante (Nicole Gagnon).⁴ Seule cette dernière voie est susceptible, à mon avis, d'ouvrir la brèche qui permettra au sujet dominé de poser son identité face aux structures aliénantes, par l'élaboration d'un imaginaire qui ne sera plus seulement somme de phantasmes individuels ou outil de conversation, mais utopie concrète ou imaginaire radical, au sens donné à ces termes par Ernst Bloch et Cornelius Castoriadis.

Le dialogue entre un sociologue et celui qui tente devant lui de totaliser en un projet cohérent l'ensemble de ses expériences ne conduit quand même pas toujours à cette communication non perturbée souhaitée par Habermas. Domination inconsciente du discours savant, insistance sur la mémoire au détriment du projet, reconstitution difficile des significations d'une vie morcelée

1. Nicole GAGNON, « Données autobiographiques et praxis culturelle », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX, 1980, p. 302.

2. Marie LETELLIER, *On n'est pas des trous-de-cul*, Montréal, Parti pris, 1971.

3. Robert SÉVIGNY, *Le Québec en héritage*, Montréal, Albert Saint-Martin, 1979. G. GAGNON, A. SICOTTE et G. BOURASSA, *Tant que le monde s'ouvrira pas les yeux*, Montréal, Quinze, 1977.

4. Oscar LEWIS, *Les enfants de Sanchez*, Paris, Gallimard, 1963. Daniel BERTAUX, *Histoires de vie — ou récits de pratiques?*, Paris, CORDES, 1976. Louis MORIN, *La méthodologie de l'histoire de vie*, Québec, Institut supérieur des sciences humaines, Université Laval, 1975, 2 vols (miméo.). Nicole GAGNON, *op. cit.*

par le travail et le besoin, voilà autant de limites que posent à un paradigme de l'autonomie ces « voix » qui enrichissent le « regard » du sociologue, sans que leurs « gestes » quotidiens conduisent nécessairement au « maximum de conscience possible ».

Que cherche au fond le sociologue critique engagé, derrière les histoires de vie, sinon la voix de l'« instituant » s'exprimant dans les discours neufs d'une culture populaire dominée. L'intervention sociologique et la sociologie permanente proposées par les récents travaux d'Alain Touraine lui permettraient-elles d'aller plus loin dans le dévoilement des possibles collectifs ?⁵

Ce qui apparaît nouveau chez Touraine, plus que la recherche d'un hypothétique mouvement social caractéristique de la société post-industrielle, c'est le souci de confronter les hypothèses du sociologue aux analyses de sujets sociaux engagés dans des pratiques collectives. La constitution, aux strictes fins de l'intervention sociologique, de groupes de militants acceptant de faire, en compagnie de sociologues et face à des adversaires immédiats ou potentiels, l'auto-analyse de leur « praxis », constitue déjà une option pour des pratiques émancipatoires tournées vers l'avenir. Face à des acteurs sociaux orientés par des projets collectifs concrets, le sociologue peut, sans trop craindre l'effet de domination, essayer, au terme d'un long processus, de « convertir » le groupe à ses propres hypothèses.

Même sans détecter chez les étudiants, les écologistes, les Occitans, les femmes et les travailleurs français le vaste mouvement social anti-technocratique postulé et espéré à leurs débuts, les travaux de Touraine et de son équipe ont quand même permis d'éclairer les divers sens possibles des pratiques collectives de ces groupes. Il est encore trop tôt cependant pour savoir comment les diverses interventions sociologiques entreprises pourront déboucher sur cette sociologie permanente, où les sociologues s'associeraient sans prophétisme aux pratiques émancipatoires des groupes dominés.

Nous sommes un certain nombre, à l'Université de Montréal, à nous inspirer de ces interventions imaginatives pour mieux ancrer dans la réalité de la recherche notre souci d'engagement auprès des acteurs sociaux. Une équipe de jeunes chercheurs a tenté d'appliquer directement la méthode de Touraine au domaine des transports urbains montréalais où, à l'occasion de nombreuses grèves générales, un conflit durable entre syndiqués et usagers semble s'être amorcé ces dernières années.⁶ En constituant un groupe d'usagers et de

5. Alain TOURAINE, *La voix et le regard*, Paris, Seuil, 1978. Atelier d'intervention sociologique, *La méthode de l'intervention sociologique*, Paris, 1984.

6. David DESCENT, Martin ROBITAILLE et Gilles SIMARD, *Le transport collectif urbain : de nouveaux espaces d'enjeux sociaux*, mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université de Montréal, septembre 1984.

syndiqués ensuite confrontés à leur adversaire potentiel commun, les représentants de l'appareil étatique (Ministère des transports, Communauté urbaine de Montréal), les chercheurs, sans prétendre faire apparaître un nouveau mouvement social dont la société québécoise serait porteuse, ont quand même permis de mieux cerner la réalité sous-jacente à la notion d'usagers, et surtout de montrer l'impossibilité d'une fusion idéologique unitaire entre revendications syndicales et populaires.

Les coopératives d'habitation, forme répandue d'initiative populaire ces dernières années, font l'objet d'une autre intervention importante, justement destinée à voir en quoi elles peuvent susciter chez leurs membres des conduites de conflit face à l'emprise grandissante de l'État dans le domaine du logement, ou des pratiques collectives d'appropriation de l'espace et d'élaboration de solidarités nouvelles.⁷ La constitution de groupes d'intervention à Montréal et à Sherbrooke est ici complétée par l'observation participante au sein de coopératives en opération. Légère entorse aux techniques tourainiennes, les représentants des appareils étatiques ne sont pas directement confrontés aux groupes, qui se contentent de réagir à leurs interventions formelles effectuées dans d'autres contextes.

À l'occasion d'une vaste recherche encore en cours sur les pratiques émancipatoires en milieu populaire, nous avons mis à l'essai un type différent d'intervention auprès de groupes déjà constitués, tentant de diverses façons de réaliser au Québec une société alternative ou autogérée.⁸ Il s'agit ici d'implications de longue durée auprès de groupes réels, de dimension restreinte, où l'intervention est complétée par la cueillette d'histoires de vie et l'analyse de données objectives sur le fonctionnement de l'organisation. Le sociologue ne travaille plus ici *sur* des groupes mais poursuit *avec* eux l'amélioration de leurs pratiques collectives et l'exploration des possibles. Reliées à des pratiques collectives concrètes, les histoires de vie révèlent mieux le caractère potentiellement instituant du vécu individuel. Quant à l'intervention, le recours à l'imaginaire à travers les histoires de vie lui permet de dépasser ce qui pourrait demeurer pure analyse synchronique d'une organisation.

7. Carol SAUCIER, « Les coopératives d'habitation et le changement social », *Coopération et développement*, XVI, 2, 1983-1984 : 161-195.

8. Jean-Pierre DUPUIS, Andrée FORTIN, Gabriel GAGNON, Robert LAPLANTE et Marcel RIOUX, *Les pratiques émancipatoires en milieu populaire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982. Andrée FORTIN, *Le Rézo. Essai sur les coopératives d'alimentation saine au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 272p. (« Documents de recherche », 5.) Jean-Pierre DUPUIS, *Le ROCC de Rimouski. La recherche de nouvelles solidarités*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 270p. Carmen QUINTIN, *Les pratiques émancipatoires dans deux coopératives de la région montréalaise*, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 124p. Travaillent aussi dans cette perspective Robert Laplante, au village coopératif de Guyenne, Clément Mercier sur les comptoirs alimentaires, Éric Alsène sur les garderies et Claude Lévis auprès des expropriés de Mirabel.

Notre méthode cherche essentiellement à atténuer la domination potentielle du discours sociologique propre aux « groupes tourainiens », tout en maintenant, grâce aux entrevues individuelles, le recours au « maximum de conscience possible ». Le risque demeure quand même ici plus élevé, puisque le groupe autonome doit accepter un regard critique sur ses activités quotidiennes et le sociologue, une position qui l'éloigne du centre du tableau. La négociation d'un tel contrat bilatéral pose d'ailleurs des problèmes et pourrait limiter les possibilités d'intervention aux groupes autogestionnaires ouverts vers l'extérieur. Les organisations à fort caractère idéologique, possédant leurs propres intellectuels organiques, demeurent réfractaires à l'intervenant venu du dehors. Par ailleurs, une fois bien implanté au sein d'un groupe, le sociologue doit souvent lutter résolument contre la tentation d'en devenir lui-même le porteparole. Nous avons dû affronter ces deux problèmes au cours de nos recherches.

Entre l'aseptisme du fabricant de questionnaire et l'engagement aveugle du militant prolétarien, l'intervention sociologique semble permettre mieux que toute autre méthode l'accès aux pratiques instituant collectives, sans que le regard critique du sociologue en soit pour autant atténué. Quittant la détection des structures et l'élaboration des idéologies, le chercheur y devient catalyseur d'imaginaire et promoteur d'autonomie.

Nos débats l'ont montré, il nous a fallu non sans peine renoncer à la plupart de nos prétentions scientistes comme aux assurances qu'aurait pu nous fournir l'intégration à un hypothétique mouvement prolétarien. À moins d'accepter sans illusion la place de plus en plus restreinte qu'on nous réserve au sein de la technocratie qui nous enserme, il nous reste, du côté de l'émancipation et de l'autogestion, un pari plus riche et plus incertain à partager avec les porteurs de rêve et les fabricants d'utopie.

Gabriel GAGNON

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*